

## L'élite messine et ses musées au XIX<sup>ème</sup> siècle

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Metz avait la fâcheuse réputation d'être la marâtre des arts. La constitution de plusieurs musées (en 1817 pour le musée d'histoire naturelle, en 1839 pour le musée des beaux-arts, et vers 1846 pour la collection archéologique) marque indubitablement un certain réveil culturel grâce à l'organisation de sociabilités nouvelles au sein de la population messine. Quelle élite participe à la formation de ces nouvelles institutions culturelles ? Les liens de cette élite avec ces musées sont au demeurant, assez complexes mais par souci de clarté nous les organiserons autour de quatre sphères relationnelles. Les conservateurs sont très certainement les acteurs les plus proches de cette institution, les membres des sociétés savantes de leur côté offrent la compétence scientifique tout en étant un groupe de pression déterminant au moment de la fondation des collections. Tandis que les donateurs et les visiteurs ont des relations visiblement plus lâches vis-à-vis des institutions muséales messines.

Cette typologie est certes arbitraire car des notables peuvent en effet appartenir à ces 4 sphères à la fois, mais chaque sphère définit avant tout un rapport différent avec les musées.



### I - Les conservateurs véritables animateurs des musées

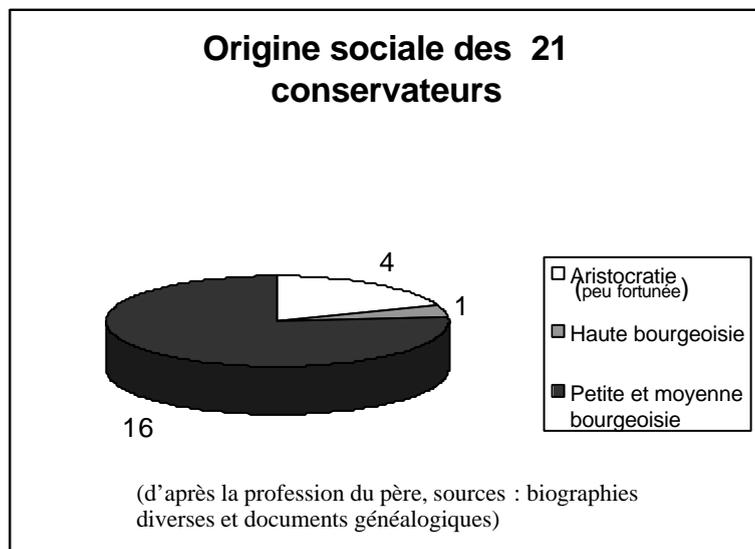
Qui sont ces conservateurs ? Quel est leur profil socio-professionnel ?

#### **A- Formation des conservateurs**

Sur la période étudiée (1817-1872), les musées ont à leur service 21 conservateurs. Le peintre Auguste Hussenot est le seul qui couvre la presque totalité de la période étudiée. Cette longévité dans ce poste est remarquable (1832-1885, soit plus de 53 ans). Les 20 autres conservateurs se sont occupés des autres collections sans parfois même en porter le titre. La plupart de nos conservateurs sont surtout issus de la petite et moyenne bourgeoisie (15 conservateurs sur 21 sont originaires de cette classe). Cette fonction ne semble pas en effet, intéresser la grande bourgeoisie. Ainsi, au regard des origines sociales de nos conservateurs, il s'avère qu'ils émanent en majorité d'un milieu moyennement aisé. Le père d'Auguste Hussenot par

exemple, était un manufacturier d'indienne qui a fait faillite, alors que J. Clercx (1801-1875), bibliothécaire et gérant des collections archéologiques a pour père le chirurgien de l'hôpital militaire. Mais en règle générale, être conservateur c'est être issu d'un milieu qui peut surtout financer des études longues.

Il n'y a pas de cursus type pour accéder à cette



fonction qui n'est pas encore une profession. Les itinéraires sont donc bien différents. Pour les collections des beaux-arts, la règle tacite pour les musées de province du XIXe siècle est que ce titre soit plutôt réservé à des artistes peintres locaux. A Metz, Auguste Hussenot se propose dès 1832 d'exercer la fonction de conservateur des toiles municipales éparpillées dans les différents bâtiments publics, à titre gratuit et cela avant même la fondation du musée des beaux-arts. Peintre d'histoire et portraitiste, il est le conservateur idéal, désintéressé, capable de restaurer des tableaux, il est déjà reconnu dans la ville pour être un bon portraitiste et un bon professeur. Il se trouve associé dans son école de dessin et de peinture (située 18, rue aux Ours) à un autre artiste local, Auguste Migette. Artiste bien implanté localement, Hussenot a suivi sa formation initiale aux cours de l'école municipale de Metz puis a obtenu une bourse en 1823 pour poursuivre ses études à Paris dans les ateliers de Jean Gros (baron, 1771-1835), élève de David. Il était d'une certaine façon redevable à sa ville qui lui avait financé une partie de ses études, ce qui pourrait expliquer son attachement sans faille à cette fonction qui ne lui rapportait aucun revenu.

Les autres collections bénéficient de toute évidence d'une moins grande continuité et la formation de leurs serviteurs est bien diverse. Pour le cabinet d'histoire naturelle, ils sont tous amateurs de cette science avec le plus souvent une profession en rapport avec cette discipline: J-B. Géhin (1816-1890) et O. Terquem (1797-1887) sont pharmaciens. C. De Résimont (1808-1878) est médecin, J.J.J Holandre (1778-1857) a suivi des cours à l'hôpital militaire de Metz ainsi que P. Monard (1795-1874). D'autres sont des professeurs de sciences comme Fournel (1813-1846), C. Fridrici (1820-1880) ou pour le commandant J.C. Taillefert (1784- ?, il quitte Metz pour Paris en 1869). Puis nous avons des amateurs sans formation spécifique, c'est le cas de V. Simon (1797-1865) et d'Alfred Malherbe

(1804-1865) juristes tout deux, de J.L. Joba (1805- ?, il quitte Metz pour Clermont en 1866) qui est employé au mont-de-piété et a suivi ses études au lycée de la ville.

Ce sont les bibliothécaires et les bibliothécaires -adjoints qui ont la responsabilité des collections archéologiques et numismatiques. On verra ainsi dans ces fonctions J. Clercx ou Adolphe Malherbes (1802-1864), ancien lieutenant et frère aîné d'Alfred ou V. Jacob (1826-1904) juriste et C. Lorrain (1827-1873)<sup>1</sup> élève à Normale Supérieure puis professeur qui n'ont aucune formation particulière mais l'érudition, l'empirisme sont alors de mises dans la conservation.

Il faut enfin noter que chacun des conservateurs constituait par ailleurs une collection personnelle. Le "collectionnisme" rassemble ces hommes et participe d'une certaine manière à une formation commune.

Pour autant, le niveau d'études de nos conservateurs reste bien au-dessus de la moyenne. Ils sont tous au minimum bacheliers (véritable diplôme de bourgeoisie au XIXe siècle qui a été imposé par Napoléon en 1808) et pour la plupart ont suivi des études universitaires en droit, en médecine ou en pharmacie. Ces diplômes et ces professions apportaient néanmoins aux conservateurs une relative aisance.

## **B- Position sociale des conservateurs à Metz**

Les conservateurs ont certes des professions qui les placent globalement dans la bourgeoisie, mais pour certains dont la situation sociale semble plus modeste, ce poste permet d'acquérir une notoriété évidente. C'est le cas du jeune professeur de botanique D. Fournel qui occupe cette fonction dès l'âge de 28 ans, mais aussi C. De Résimont à 33 ans, C. Reverchon à 34 ans et A. Hussenot à 34 ans. La conservation est donc un moyen de se faire connaître et de s'intégrer dans le société messine. C'est le cas pour Reverchon, jeune ingénieur des mines, né à Nancy qui va exercer

1. WAGNER (P.E.), *Les bibliothèques de V. Jacob et de C. Lorrain* dans *Bibliothèques offertes, hommage aux donateurs*, Metz, Médiathèque du Pontiffroy, 1992, pp 39-46.

à Metz après avoir achevé ses études dans la capitale. Par le biais des sociétés savantes, il prend pied dans la république érudite messine, devenant rapidement membre de l'Académie de Metz (1836) puis conservateur de la collection minéralogique. Il abandonne cette charge en quittant la ville pour Troyes en 1846.

A quelle bourgeoisie appartiennent les conservateurs ?

Il existe, aux archives municipales, les listes électorales censitaires (jusqu'en 1848) qui sont en même temps de véritables recensement des fortunes de près de 1900 chefs de famille messins. Il faut constater ici que les conservateurs du musée y sont le plus souvent présents mais jamais dans les premiers rangs. C'est le cas de Holandre qui est au 233e rang en 1846, Victor Simon apparaissant au 281e rang, Hussenot au 468e, Lasaulce au 499e, Terquem au 537e, Malherbes Alfred au 791e, Géhin 935e. Leurs cens s'échelonnent de 283 à 104 francs. Les autres conservateurs doivent cependant être encore moins fortunés et se trouvent sur la liste complémentaire<sup>5</sup>. On y trouve Joba et Clercx officiers de la Garde nationale, Fournel, membre de l'Académie, Résimont, médecin et enfin Taillefert comme ancien officier de l'armée.

Ainsi, sur les 14 conservateurs en âge de payer des impôts à cette date, 11 payent un cens assez élevé pour participer à des élections<sup>2</sup>.

Les conservateurs appartiennent donc plutôt à la petite et moyenne bourgeoisie messine. Si l'on observe l'appartement de fonction de J.J.J. Holandre situé en marge du musée, on peut s'apercevoir que cet intérieur bourgeois n'a rien de très prétentieux, certes il s'agit de l'appartement de fonction du bibliothécaire. D'environ 170 m<sup>2</sup> cet appartement se divise en deux sphères bien distinctes. Le rez-de-chaussée constitue la partie fonctionnelle et domestique du logement avec la cuisine, la chambre de la domestique et le bûcher. A l'étage, on distingue les chambres séparées de monsieur et madame Holandre et surtout signe distinctif de cette bourgeoisie érudite, le cabinet d'étude. Cet intérieur bourgeois date de 1839 avant les travaux

d'agrandissement des musées, la famille du conservateur ira ensuite s'installer dans son immeuble, rue de la Glacière à Metz<sup>3</sup>.

Quant à l'intérieur du conservateur et pharmacien Géhin, il semble plus grand et plus coquet. Situé 8, place St-Louis, ce logement est composé de 6 pièces plus une cuisine, un garde-manger, des caves et un grenier. Le mobilier et les objets sont assez luxueux (des meubles en noyer, statuettes, pendules et une belle cave à vin dénotent une véritable aisance matérielle)<sup>4</sup>.

Les conservateurs ne constituent pas pour autant un groupe très homogène. L'emploi ou non d'une domesticité nous révèle aussi cette hétérogénéité : Clercx, Fournel, Fridrici, Joba, Adolphe Malherbe ne sont pas assez riches pour en posséder, une ou du moins à plein temps.

Par contre, Hussenot emploie au moins un domestique qu'il loge et nourrit en le payant 2 F 50 par jour (d'après un rapport de police du 29 avril 1842, son domestique se livrait à la mendicité à l'Esplanade)<sup>6</sup>. Alors que le docteur de Résimont, plus nanti, emploie une femme de chambre et une servante.

Les conservateurs peuvent être ainsi séparés en deux groupes plus ou moins distincts. D'une part les érudits "purs", véritables chevilles ouvrières des musées qui appartiennent à la petite bourgeoisie (employés, aide-bibliothécaires ou jeunes, surveillant général). Par l'érudition, ces hommes recherchent avidement les titres, les honneurs qui permettront de se différencier le plus possible des milieux populaires.

D'autre part, on trouve des érudits plus en vue à Metz, qui rayonnent dans la vie de la cité, c'est le cas de Victor Simon (vice-président à la cour de Metz) qui appartient à presque toutes les sociétés savantes de la région, mais aussi Jean-Adolphe Lasaulce qui dirige parallèlement l'École normale, et qui deviendra adjoint au maire.

Pourtant cette hétérogénéité n'empêche pas les moins nantis d'exercer bénévolement cette charge.

### C- La conservation est-elle une charge désintéressée ?

En effet, la plupart des conservateurs ne sont pas rétribués pour le poste qu'ils occupent. L'amateurisme prédomine ici dans une profession qui n'en est pas encore une.

Pourtant le premier de nos conservateurs messins obtient un salaire pour la restauration des collections d'histoire naturelle. Joseph Holandre est ainsi nommé en août 1818 au musée d'Histoire Naturelle (pour une rémunération de 1000 F par an mais celle-ci est supprimée dès 1823 au moment où il devient en même temps bibliothécaire), et après 1823, plus aucun conservateur ne sera rémunéré par la ville avant l'arrivée des Allemands.

Avec la démission de Holandre en 1841, la direction du musée d'histoire naturelle est définitivement tenue par des amateurs. On nomme alors une commission permanente composée de 9 conservateurs à titre gratuit s'occupant chacun d'une partie de la collection grandissante. Ainsi, les faibles crédits pouvaient être consacrés entièrement à l'entretien et à l'accroissement des collections. Cette commission de conservation était donc composée au départ de 9 conservateurs qui changeaient au rythme des mutations ou des décès.

En ce qui concerne les collections numismatiques et d'archéologie, c'est le bibliothécaire qui assumait dans un premier temps les fonctions de conservateur en complément de ses activités (les collections se trouvaient en marge de la bibliothèque).

Puis il fut remplacé peu à peu par une commission de surveillance des musées qui allait prendre de plus en plus d'importance dans les années 1860. Elle fut, le plus souvent, composée de membres du Conseil municipal, de membres des sociétés savantes et des artistes locaux (exemple Migette).

Dans tous les cas, la fonction de conservateur à Metz, au XIX<sup>e</sup> siècle, fut loin d'être une sinécure. Et si nos érudits restaient ainsi dans la

sphère de l'amateurisme désintéressé, le titre de conservateur fut parfois âprement disputé, procurant sans aucun doute un poids social dans la vie culturelle messine.

### Le temps consacré à cette charge renforce effectivement l'idée de l'amateurisme.

Certes, il est difficile d'estimer le temps consacré à la conservation dans la mesure où il s'agit pour ces personnes soit d'un loisir (pour les conservateurs du musée d'histoire naturelle ou des beaux-arts) soit d'une activité complémentaire. Cependant, des éléments nous prouvent que cette charge, avant tout passe-temps, occupait les différents conservateurs de façon très irrégulière sur l'année mais aussi selon leurs occupations professionnelles.

C'est d'ailleurs pour cette raison que Jean Adolphe Lasaulce doit renoncer à cette charge quand il n'arrive plus à consacrer autant de temps qu'il le voudrait à son poste de directeur de l'école normale est à sa fonction d'adjoint au maire.

L'idée d'un amateurisme se renforce au regard de cette anecdote. En 1846, le peintre Charles-Laurent Maréchal obtient l'autorisation de retirer un de ses tableaux du musée afin de procéder à des restaurations. Deux ans et demi plus tard, en juin 1848, le maire écrit à Hussenot qu'il a appris qu'au musée le cadre était toujours vide. Si Hussenot est un portraitiste de qualité et un professeur de peinture reconnu à Metz, il semble bien ici que la conservation des collections manqua pour le moins rigueur. Il tente avec peu de succès de profiter de sa position pour vendre ses toiles à la ville, mais peine perdue. Auguste Migette, dans son journal, en explique avec ironie les raisons :

*“Le père Hussenot a placé au musée, il y a quelque mois, sa copie de la Descente de Croix de Rubens. Il paraît qu'il a proposé l'achat de cette toile. Il a été débouté, il n'a pas les amis puissants de C.L Maréchal, ni son talent ”* (le 19 septembre 1861).

D'ailleurs en 1871, quand il s'agira de réinstaller les collections dans le musée rénové et agrandi, c'est son associé Auguste Migette

qui dirigera les opérations à la place de Hussenot peu présent à ce moment.

Dans son journal, il nous dit encore : “*J’ai été tout seul pour arranger le musée de peinture (28/8/1871). Je continue l’organisation du Musée de peinture et du musée archéologique en ajoutant ou en déplaçant quelques objets (6/9/1871).*”

Migette a joué donc le rôle du conservateur sans en avoir réellement le titre. De plus, en 1876, il rédige le premier catalogue du musée digne de ce nom (avec une notice historique) alors que cette charge est habituellement destinée au conservateur. Ce qui prouve s’il le fallait encore que le titre et la fonction des

conservateurs sont encore mal définis au XIX<sup>e</sup> siècle.

En fait, la conservation est pour l’élite messine une sociabilité parmi tant d’autres. Ils sont, en effet, tous membres d’au moins une société savante et très souvent d’une société philharmonique ou même encore de la garde nationale (qui est un véritable vivier républicain issu des classes moyennes).

Les sociétés savantes constituent la deuxième sphère de relation entre l’élite et les musées.

## **II - Les sociétés savantes, un rôle actif dans la création et la maturation des musées messins**

Quelles sont les sociétés savantes à Metz ?  
Quelles sont celles qui participent d’une manière ou d’une autre à la vie du musée ?

### **A- Le phénomène des sociétés savantes en France**

En France, en 1846, on trouve environ 300 sociétés ; un demi siècle plus tard, en 1903,

---

7. CHALINE JP, *Sociabilité et érudition, les sociétés savantes en France*, Paris, Edition du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1995, 270p.

elles sont plus de 915. L’émergence de ces nombreuses sociétés est un phénomène culturel et intellectuel marquant au XIX<sup>e</sup> siècle ; celle-ci est à mettre en relation avec la fondation des musées de provinces<sup>7</sup>.

Les créations de ces sociétés répondent aussi à une certaine logique administrative: en effet, 73 % des sociétés sont localisées dans les chefs-lieux de département. On peut donc en conclure que le cadre administratif secrète l’activité savante. Metz est en l’occurrence une ville qui vit de sa position administrative et stratégique plus que du grand négoce.

Quel rôle doivent jouer ces sociétés ? On a l’habitude de dire qu’elles sont un instrument privilégié d’accession à la notabilité ou de sa confirmation. Dans tous les cas, l’espace local

devient, en soi, un objet de savoir. La publication de mémoires, d’annuaires départementaux, de guides à l’usage des étrangers ou de dictionnaires topographiques complètent admirablement la constitution de musées qui marquent donc une certaine réappropriation, à partir des années 1830 et par les provinciaux, d’un savoir vécu comme trop centralisé. Arcisse de Caumont est ainsi le

chantre de la décentralisation du savoir avec son Institut des provinces vers 1830. Il viendra d’ailleurs à Metz en 1837 pour un Congrès scientifique ainsi qu’en 1846 pour un Congrès d’archéologie.

### **B- Combien de sociétaires à Metz ?**

Les chiffres sont difficiles à estimer car on n’a pas pour la même année, les listes nominatives de tous les membres des sociétés savantes. C’est le cas pour la Société des sciences médicales (à sa création en 1819, elle compte 25 membres, le nombre semble peut varier) mais aussi la Société des Amis des Arts (on ne possède que peu de renseignements. En 1843, elle a 197 membres qui sont très certainement

les personnes qui participent à la loterie au moment de l'exposition).

Nous pouvons cependant nous faire une idée plus précise après 1843 : en effet, on dénombre à cette date 6 sociétés et deux cercles à Metz pour un total de 1022 membres (on doit évidemment supposer qu'il existe des doubles adhésions mais en l'absence de liste nominative il est impossible de chiffrer avec exactitude le nombre d'individus qui fréquentent ces lieux de sociabilité). Ce simple chiffre reste donc insuffisant car il ne nous donne aucune idée des érudits qui se préoccupent du musée.

Les sources s'expriment mieux pour 1860. Cette année-là, l'Académie impériale de Metz regroupe 64 membres résidents ou agrégés (sans compter la centaine de correspondants qui ne participent pas directement à la vie messine). La jeune Société d'Histoire et d'Archéologie de Moselle compte 180 membres résidents la même année. Quant à la Société d'Histoire Naturelle de la Moselle, elle se restreint à 19 membres résidents (mais 99 membres correspondants, dont 14 à l'étranger).

Ainsi, Metz peut compter sur une "population savante" qui s'élève à 255 bourgeois (pour la plupart) érudits qui pouvaient fréquenter de façon plus ou moins régulière les musées municipaux ou jouer un rôle scientifique dans l'un d'eux.

Il y a aussi d'autres sociétés qui jouent un rôle moins déterminant dans la vie des musées, car moins élitistes par leur recrutement, c'est le cas, par exemple, de la Société d'Horticulture de Moselle qui regroupe 241 personnes dont 76 dames (rappelons aussi la misogynie de ces milieux le plus souvent exclusivement masculins) mais aussi la Société de l'Union des Arts d'Eugène Gandar qui regroupe entre 1851 et 1852 une population plus nombreuse et surtout plus familiale (d'environ 800 membres). Le succès considérable de cette société nous permet d'esquisser ainsi le visage de l'élite messine au milieu du XIXe siècle (voir graphique, page suivante).

Il est ainsi intéressant de noter la prédominance de 3 groupes socio-professionnels, les militaires, les fonctionnaires et les juristes qui

regroupent à eux trois plus de 65% des membres (dont les professions nous sont connues). Cette élite urbaine est ainsi fortement marquée par la prédominance des membres des différentes administrations alors que la bourgeoisie négociante ou commerçante est peu représentée.

Si tous les membres des sociétés savantes messines sont des visiteurs potentiels, ils ne sont pas obligatoirement concernés par le destin des collections du musée. Ce chiffre de 255 personnes ne rend pas assez suffisamment compte de la place des érudits actifs au sein de l'institution.

### C- Les pétitions de 1848

Les archives nous donnent un indice plus efficace encore pour déterminer les liens que peut avoir notre élite avec les musées. En effet, une péripétie interne de la vie de ces derniers nous éclaire sur le sujet.

En 1848, l'étroitesse des locaux met en concurrence les deux musées (d'histoire naturelle et des beaux-arts) pour l'acquisition de la salle dite des plâtres dont les modèles doivent être transférés à l'école municipale de dessin.

Deux pétitions circulent alors, l'une émanant des membres de la Société d'Histoire Naturelle soutenant le déménagement afin de pouvoir agrandir les locaux du muséum. L'autre pétition émane des milieux artistiques qui souhaitent au contraire le maintien des modèles en plâtre dans le musée.

La première pétition date de décembre 1848, elle est un recensement grandeur nature de l'intérêt que porte l'élite savante au musée d'histoire naturelle. 96 signatures sont recueillies par les conservateurs, ce qui détermine le nombre relatif des personnes qui portent un intérêt pour l'institution. Elles nous prouvent, quand on observe la profession des signataires, que seuls les utilisateurs proches, des savants, des érudits et des enseignants font vivre et croître cette collection.

La seconde recueille 57 signatures. Elle soutient les revendications du musée des beaux-arts. Il y a donc à Metz une cinquantaine

d'artistes et de sympathisants qui s'intéressent au musée des beaux-arts et à son devenir au milieu du siècle. Mais la cause est entendue, les statues de plâtre quitteront le musée pour l'école de dessin et la salle libérée sera occupée par le musée d'histoire naturelle. Le rapport de force est révélateur. Il semble avantager fortement la communauté scientifique au profit de celle des arts. C'est presque tout un symbole, les sciences à Metz l'ont bien souvent emporté sur les arts. Et la présence de l'École

d'Application (et de son élite scientifique) a influencé profondément la ville et ses sociétés savantes.

Ainsi, ces quelques 153 signatures sont révélatrices de l'effectif potentiel de la petite république érudite messine sur lequel les collections municipales peuvent compter dans ce milieu de siècle. Mais ces animateurs ne sont pas tous des donateurs.

### **III - Les donateurs**

Les donateurs participent aussi d'une façon peut-être moins désintéressée à la vie des musées.

Quelles sont les motivations des donateurs et qui sont-ils ?

#### **A- Le pourquoi d'une donation**

La donation est un acte qui marque une volonté de participer aux biens communs et de mettre, en ce qui concerne les musées, des œuvres, des objets à la disposition d'un plus large public. Ce geste peut être analysé comme une volonté de démocratiser l'art, les sciences ou l'histoire dans l'esprit des Lumières et de la Révolution française.

Le donateur fait alors figure de bienfaiteur auprès de la cité. Il est la plupart du temps fortuné, cependant cet acte peut s'interpréter de différentes manières.

Par cet acte désintéressé, il peut se positionner dans la cité à la façon des édiles romains qui donnaient sans mesure au peuple des édifices, des jeux et des fêtes dans le but d'être élus ou réélus. Bien évidemment, tous les donateurs ne sont pas des hommes politiques, mais la donation permet de s'affirmer socialement, parfois même permet de trouver une place stable dans une administration ou même au musée. Rappelons l'exemple de M. De Villers (ancien conservateur du musée de Versailles) qui propose au maire, en août 1851, sa collection de 200 tableaux en échange du poste

de conservateur.

Et Christian Fridrici (1820-1880), simple surveillant général, n'offre-t-il pas sa collection d'oiseaux dans le secret espoir d'entrer dans la collégiale des conservateurs du musée d'histoire naturelle ? La donation ne semble ainsi pas toujours si désintéressée d'autant plus que l'administration municipale prévoit une place de choix à ces bienfaiteurs.

#### **B- La place du donateur au sein de l'institution**

En effet, le règlement du musée prévoit, en 1856, des affichages où seront portés les noms des donateurs, visibles par tous à la bibliothèque et dans l'ensemble des salles des musées. D'autre part, les noms de ces bienfaiteurs seront présents sur toutes les inscriptions appliquées à chaque objet. Par ces dispositions, on voit que le musée entre, ainsi, dans cette logique du mécénat bourgeois ou aristocratique.

La donation est la meilleure façon d'acquérir des œuvres puisque le musée n'a pas à proprement parler de politique d'acquisition. Le budget ordinaire ne prévoit aucune somme pour les acquisitions. A Metz, ce budget est limité à sa portion congrue puisqu'en 1851 il est de 700 F pour le musée d'histoire naturelle et de 800 F pour celui des beaux-arts. Ces dépenses couvrent presque seulement les frais de fonctionnement et d'entretien de ces bâtiments (pour la collection d'histoire

naturelle, l'argent est surtout consacré aux frais d'envois des échanges effectués entre les différents musées ou parfois à l'achat de pièces à des collectionneurs). C'est le Conseil municipal qui décide le vote de dépenses extraordinaires pour des acquisitions nouvelles. La donation ne revêt pas tous les aspects du mécénat. Le legs fait par le peintre Auguste Migette en 1884 traduit plutôt une volonté de pérenniser l'œuvre d'une vie. Pour ce dernier, il semble qu'il s'agisse aussi d'un rêve quelque peu mégalomane de créer un musée consacré à son travail (ce qu'il fera dès 1865).

Les vrais collectionneurs répondent aussi à cette logique, donner ou léguer une collection entière afin qu'elle n'éclate pas après le décès car le musée a une durée de vie plus longue que les cabinets particuliers.

### **C- Qui sont ces donateurs ?**

On distinguera 4 types de donateurs :

- Les donateurs appartenant à une société savante : la majeure partie des bienfaiteurs se trouve appartenir à, au moins, une société savante messine (l'Académie, la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Moselle, la Société d'Histoire naturelle, la Société des Amis des Arts, la Société des Sciences médicales). Cet acte est un véritable signe de reconnaissance sociale parmi les autres érudits.

- Nous avons aussi des artistes : c'est le cas d'Henri Schoppin (1804-1880), artiste à Paris qui en 1836 offre son tableau "La bataille de Hohenlinden" commandé par le roi pour le château de Versailles mais qui a été refusé. La présence du général messin Richepance sur le tableau motive notre artiste à l'offrir à la ville de Metz. Il espérait peut-être ensuite obtenir des commandes municipales, mais cela n'a pas été le cas.

- Les autres donateurs se distinguent aussi par le prestige de leur famille comme M. Bouchotte ou de la noblesse comme le marquis d'Ourches, le marquis de Pange, le baron Marchant, le comte de Jaubert ou Auguste Rolland.

- Enfin, les veuves et les enfants des notables

messins ou mosellans sont des donateurs pour la mémoire du défunt. Ils donnent des bustes, des portraits. C'est une façon de rendre hommage au défunt en l'exposant au bon souvenir de ses concitoyens. C'est peut-être aussi une façon d'exister toujours socialement pour la veuve ou la famille (ex : veuves Holandre, Malherbe; familles Paixhans, Paigné, Lallemand, Rolland, Bouchotte).

L'origine socio-professionnelle des donateurs (voir graphique) laisse apparaître la même impression sur la composition de l'élite mes-sine : les cadres administratifs (fonctionnaires, militaires) dominent encore une fois. Notons aussi la présence d'ouvriers donateurs qui offrent leurs trouvailles archéologiques qui sont souvent le résultat des travaux d'aménagement tels que l'installation du chemin de fer.

La structure sociale des donateurs du musée correspond bien à la structure sociale des élites érudites messines. Il semble même que ces donateurs qui ont participé d'une certaine façon à l'activité muséale et aux sociétés savantes aient contribué à résorber cette fracture si souvent constatée entre civils et militaires dont souffrait Metz.

### **L'élite militaire contribue-t-elle à enrichir la vie culturelle messine ?**

Il existe finalement un paradoxe qui consiste à mettre en relation la faiblesse de la vie culturelle messine dans la première partie du XIXe siècle et la part importante (27%) des donateurs des musées que sont les militaires. Il est peut-être temps de remettre en cause le postulat, si souvent admis, que la présence des militaires ait été un frein au développement de la vie culturelle dans notre ville.

Au regard de l'activité de l'élite militaire autour des musées et des sociétés savantes, il est permis d'avancer l'idée que les militaires messins participent et contribuent activement à la vie culturelle messine. L'exemple des donateurs est ici éclairant. En effet, les donateurs militaires sont proportionnellement

majoritaires. De plus, les dons sont volontaires et marquent une implication des officiers dans le destin culturel de la cité.

Par ailleurs, la réputation faite à Paris et ailleurs d'une cité exclusivement militaire reste un facteur explicatif de la relative pauvreté culturelle. En effet, cette réputation a desservi notre ville dans l'acquisition d'infrastructures culturelles. Et si "Metz défend l'Etat", elle ne doit pas avoir d'autre rôle. Ceci explique que notre cité n'ait pas été choisie parmi les 15 villes de province par l'arrêté Chaptal (18 août 1801) pour abriter un musée composé des réserves du Louvre rendues pléthoriques par la razzia napoléonienne sur les plus belles œuvres artistiques d'Europe.

Ainsi, la perte en 1815 de la Faculté des Sciences de Metz est à imputer certes à des restrictions budgétaires mais aussi au fait que la ville possédait déjà une Ecole d'Application prestigieuse qui pouvait faire double emploi

avec d'autres institutions d'enseignement.

Cette réputation exclusivement militaire se renforçait alors, et L. de Pesquidoux concluait encore au milieu du siècle qu'il y a plus de militaires à Metz que de bourgeois.

C'est donc le rôle que l'Etat a donné à Metz et l'indifférence relative de la municipalité qui ont appauvri au début du siècle la vie culturelle et intellectuelle. La création des sociétés savantes a été d'autre part un instrument formidable de réaction à cette centralisation culturelle et un moyen d'intégration des élites militaires qui ont pu alors jouer un rôle primordial dans la vie messine en rompant cette dualité sociale (militaire-civil) si souvent constatée à Metz. La visite des collections fut d'ailleurs l'occasion pour ces deux groupes de se rencontrer. Celle-ci posa certainement moins de tracas que les représentations si régulièrement houleuses du théâtre.

#### **IV- Les élites restent les principaux visiteurs des musées malgré un début de démocratisation vers les années 1860**

La question des visiteurs reste certainement la plus difficile à appréhender dans l'historio-graphie des musées. En effet, décrire la pratique de la visite des musées, c'est écrire l'histoire de l'oisiveté au XIXe siècle (ce qu'un colloque dirigé par Adeline Daumard a déjà tenté de faire à Amiens en 1982), alors que ce siècle est plus connu pour sa révolution industrielle et donc son histoire du travail. C'est pourquoi les sources encore une fois sont trop rares.

##### **A- Les visiteurs en 1869**

Nous disposons cependant d'un rapport très intéressant du bibliothécaire et conservateur de la collection archéologique, Victor Jacob, rédigé le 5 février 1870 sur la fréquentation des musées sur 10 mois de l'année 1868-1869. Le résultat est intéressant: près de 16 200 visiteurs sur 88 séances (soit environ 180 personnes par séance). Pour obtenir ce résultat, le

bibliothécaire nous a laissé deux cahiers avec un recensement pour chaque jour d'ouverture des musées. Nous avons ici choisi de représenter la répartition sociale des visiteurs à partir des catégories fixées par Victor Jacob. Ces catégories rendent difficile le traitement des données car les catégories sont fixées sur des apparences (hommes bien vêtus, hommes en blouse, soldats, dames et femmes, enfants, officiers, hommes déguenillés). De plus, Jacob regroupe dans une même catégorie les dames et les bonnes (surtout après décembre 1868). Il a donc fallu procéder à de difficiles regroupements pour en faire une analyse sociale relativement fiable. Le problème insoluble a été d'attribuer les enfants à une catégorie sociale. Certes, la présence de bonnes qui accompagnent certains d'entre eux nous amène à émettre l'hypothèse qu'ils sont issus de la classe dominante. Mais à plusieurs

reprises, V. Jacob nous signale des enfants non accompagnés. Il n'est donc pas improbable aussi qu'on ait à faire à des enfants curieux issus des classes populaires ou intermédiaires comme nous le raconte Jules Vallès (Jacques Vingtras) dans "L'enfant" : "Il y avait au collège de Nantes un élève modèle nommé Matoussaint. Les dimanches de pluie, nous allons dans les musées. "On y apprend toujours quelque chose" dit Matoussaint en entrant dans ces galeries". J'ai donc choisi de ne pas incorporer systématiquement cette catégorie à la classe aisée (même si cette hypothèse se révèle la plus logique).

### **Des visiteurs essentiellement masculins**

Les catégories fixées par Victor Jacob posent des difficultés d'interprétation. En effet, les enfants ne sont pas encore clairement différenciés selon leur sexe. Pourtant, on peut dire que la culture et l'éducation sont ouvertes à cette époque plus facilement aux jeunes garçons (surtout pour les enfants des milieux populaires). Dans la culture bourgeoise l'art fait indubitablement partie de l'éducation d'une jeune fille. La répartition par sexe pour la catégorie enfant est donc difficile à estimer. J'ai donc ici réparti équitablement le nombre des enfants entre les deux sexes et cela ne change pas fondamentalement les données du problème.

En effet, les résultats sont clairs, près de 80 % d'hommes visitent les musées de Metz contre seulement 20 % pour les femmes. Cette surreprésentation s'explique en partie par le fort contingent de soldats. Mais ces derniers très nombreux ne font en vérité que renforcer le déséquilibre existant. Si on fait abstraction des visiteurs militaires, les hommes représenteraient cette fois 63 % des visiteurs. Les explications de cette masculinité de la pratique muséale, tiennent dans une grande mesure à la place que les femmes ont dans la société de cette deuxième moitié du XIXe siècle. La ségrégation entre les deux sexes est le plus souvent la règle. La bienséance place en effet encore la femme essentiellement dans la sphère privée. Les lieux de rencontre (en

particulier pour les bourgeois) sont limités et en même temps très codifiés, les bals organisés à l'Hôtel de Ville, les promenades sur l'Esplanade, le théâtre sont des lieux de mixités "surveillées". L'érudition par le biais des sociétés savantes, la bibliothèque, les cercles, les cafés, l'activité politique, la chasse ou encore les sports sont des activités et donc des lieux très masculins. Les musées jouxtent le monde de l'érudition locale (Bibliothèque, Académie impériale et autres sociétés savantes) et de la vie mondaine, en offrant un lieu de rencontre atypique. Le peintre Auguste Migette rend ainsi compte dans son journal (septembre 1863) d'une rencontre des demoiselles Siben (il précise qu'elles étaient seules) aux musées de Metz, un jour de pluie. Ainsi, le musée est à Metz un lieu d'abord masculin mais où l'on peut croiser le regard de quelques dames cultivées. Mais quel jour de la semaine est le plus propice aux rencontres ?

### **Les variations de fréquentation**

Si Victor Jacob ne nous permet pas de mesurer la répétition des visites, il offre la possibilité de mesurer les variations de fréquentation sur la semaine ou encore sur l'année.

Les dimanches sont généralement plus fréquentés que les jeudis. Pour le mois de décembre, la différence est notable. On trouve ainsi 306 visiteurs pour les jeudis<sup>10</sup> contre 886 pour les dimanches, soit plus du double. Le musée n'accueille vraisemblablement pas les mêmes visiteurs selon les jours d'ouverture.

Les dimanches sont marqués en premier lieu par la visite des soldats de la garnison qui représentent plus de 8000 hommes à cette date. Libérés pour la plupart de leurs obligations, ils doivent occuper leur journée dominicale. Ce lieu d'édification est gratuit et fait partie du panel si limité de leurs loisirs. En effet, mis à part les promenades et les concerts sur l'Esplanade le soldat, pas toujours très argenté, n'a que le cabaret pour l'accueillir et ainsi tuer le temps libre.

Les familles bourgeoises profitent de leur côté

du repos dominical pour accompagner les enfants aux musées. Ils sont fréquemment accompagnés d'une domestique (31 bonnes pour les dimanches du mois de décembre). Et certains membres des classes populaires qui arborent la blouse comme vêtement réussissent, malgré tout, à franchir la porte de cette institution si typiquement bourgeoise.

Le public change littéralement les jeudis. Il reprend en quelque sorte la physionomie et la structure des premières années des musées. On y trouve d'abord la classe dominante qui, après avoir lu la presse à la bibliothèque, pouvait ensuite faire le tour des musées en toute tranquillité puisque les soldats ainsi que les classes populaires étaient occupés à leur labeur. Néanmoins, il semble que la fréquentation pouvait subir des variations sur l'année.

D'après le graphique ci-dessus, cette fréquentation sur l'année ne semble pas marquée de saison réellement creuse. Toutefois, on peut constater que l'arrivée du printemps chasse les visiteurs vers d'autres activités.

Le pic du mois de mai peut s'expliquer de plusieurs manières. D'abord, le nombre de jours d'ouverture a été augmenté. On a ouvert le dimanche et lundi de Pentecôte, record annuel de fréquentation : plus de 503 visiteurs (dont 190 femmes et bonnes et 91 enfants). Les jours de fêtes sont donc l'occasion de visiter le musée de la ville en famille. On peut supposer que des communions qui ont eu lieu dans des restaurants messins se prolongent au musée pour une visite digestive et gratuite des membres de la famille.

Ensuite, l'ouverture le 1<sup>er</sup> mai de l'exposition annuelle de la Société des Amis des Arts (reconstituée depuis 1865) au Palais de Justice apporte à la fois une concurrence aux musées et une dynamique. En effet, elle attire et draine des étrangers (en particulier de nombreux Nancéiens qui exposent). Sur les 20 jours de cette exposition, près de 1400 visiteurs sont accueillis au Palais de Justice. De surcroît le dernier jour l'entrée y est gratuite (au lieu des 50 centimes l'entrée), il y a alors 350 visiteurs<sup>11</sup> alors qu'au musée, on atteint difficilement les 68 visiteurs. L'art et les réalisations des artistes locaux deviennent alors des sujets d'actualité,

les musées profitent ensuite de cet événement.

Victor Jacob n'a pas réussi dans son enquête si intéressante, à répondre à toutes les questions que pourrait se poser l'historien de la pratique muséale. Il aurait été en effet très utile de savoir quels étaient les étrangers qui se rendaient dans nos musées (ces derniers bénéficiant d'un régime particulier, pouvaient entrer en dehors des jours d'ouverture). Il n'en est pas fait mention. Cette source marque ainsi ses limites. Le pointage était en effet tenu vraisemblablement par un gardien ou le concierge d'après l'observation des personnes à l'entrée du bâtiment. On trouve ainsi, dans le cahier pour certains jours, "personne déguenillée" et pour le rapport du 4 mars 1869 le bibliothécaire, Victor Jacob, signale qu'on a déchiré par mégarde les chiffres de la journée. Signalons enfin que ce rapport a dû être commandé par la ville au moment même où la question de l'agrandissement des musées ressort à nouveau. Cette même année le peintre Emile Michel rédige une étude historique et critique sur le musée de peinture. Elle devient rapidement une étude qui sert la polémique et la cause de l'agrandissement en étant publiée dans les mémoires de l'Académie mais aussi en plusieurs épisodes dans le journal "L'Artiste messin".

## **B- Les limites de la démocratisation**

Où en est à Metz la démocratisation des musées en 1868 ?

Le groupe composé de la classe ouvrière et populaire marque un progrès évident puisqu'il atteint en chiffre absolu 3158 personnes (hommes en blouse et bonnes : 19,4% des visiteurs, auxquels on ajoutera les 5 306 soldats et sous-officiers, 32%). On arrive ainsi à un total supérieur à 50% des visiteurs issus des classes dites populaires. Mais là encore, il faut être prudent quant à l'interprétation de ce résultat. Les bonnes ne vont pas au musée de leur plein gré mais accompagnent les dames ou les enfants. Il ne s'agit donc pas d'une démarche réellement volontaire. Les soldats sans occupation les dimanches ne sont certes pas forcés d'aller visiter les collections

débordantes des locaux étriés de l'ancienne église et du couvent des Petits-Carmes. L'absence de distraction pourrait expliquer pour beaucoup cet engouement.

Ainsi, la visite au musée devient peu à peu un loisir édifiant pour reprendre l'expression de Dominique Poulot. Le musée ouvert aux classes populaires a pour fonction de les rendre meilleures. Même Delacroix, dans son journal, écrit que la vue du Muséum d'Histoire Naturelle du Jardin des Plantes le rend meilleur et plus tranquille. Pourtant les descriptions de ces classes en quête d'édification sont souvent raillées par les écrivains du XIXe siècle (Jules Vallès ou Zola). Dans "l'Assommoir" de 1877, Zola décrit sans concession cette famille populaire qui va visiter le Louvre un dimanche de pluie.

Ce dernier chiffre concernant les classes populaires marque donc déjà une progression pour une institution qui depuis ses débuts est une institution élitiste. Ces progrès encore limités vers une relative démocratisation sont les premiers résultats de l'effort d'une partie de la bourgeoisie qui, depuis les années 1830, avait ouvert des cours industriels, un conservatoire des arts et métiers et une bibliothèque industrielle.

Lors d'une conférence à l'Hôtel de Ville, destinée aux ouvriers en mars 1868, M. Faivre se projette dans le Metz de 1918. Il voit à l'avenir "partout des bibliothèques populaires et des cours industriels entretenus et fréquentés par des ouvriers. Des bibliothèques innombrables, des collections d'histoire naturelle, d'objets d'art et d'archéologie seront largement ouverts à tous"<sup>12</sup>.

Cette vision idyllique met surtout en valeur les progrès de mentalité en ce qui concerne les équipements culturels. B. Faivre ouvre une brèche dans cette tour d'ivoire que sont les bibliothèques et musées, réserves d'une bourgeoisie érudite et élitiste. Ses idées se rapprochent ici de celles des républicains de l'époque.

Ainsi, la démocratisation devient une réalité qui progresse lentement grâce, aussi, au fait que les musées (par principe et depuis la Révolution) ne sont pas payants au XIXe siècle.

Pourtant il subsiste une véritable ségrégation entre usagers privilégiés et public ordinaire. L'exemple le plus net est très certainement la répartition des jours d'ouverture des musées qui réserve une place de choix aux érudits et aux étrangers.

Enfin, pour le public ordinaire la visite reste une initiative qui n'est jamais évidente, elle a lieu habituellement lors d'une occasion exceptionnelle (à l'exposition universelle de 1861 ou lors des fêtes religieuses), elle n'induit pas obligatoirement une nouvelle visite.

Il est aisé d'imaginer que le public ordinaire doit oser entrer dans une institution qui n'est pas faite à priori pour l'inculte (les tableaux par exemple n'ont pas de notice explicative, le livret du musée peut être loué, encore faut-il savoir lire). Il s'agit de pénétrer dans un décor fastueux ou en tout cas aux apparences le plus souvent feutrées et institutionnelles.

D'ailleurs Alain Corbin explique bien cette crainte de l'institution dans son dernier ouvrage. Son personnage exhumé par hasard des archives est un sabotier qui se prénomme Louis-François Pinagot. Corbin nous explique que ce petit artisan-paysan n'ose pas aller voter en 1848 dans un cadre institutionnel nouveau qui devait l'impressionner.

Les pratiques bourgeoises, les lieux de la bourgeoisie sont encore des barrières mentales pour une partie de la population. Cette barrière se confirme, quand on relate dans la presse locale une rumeur qui s'était propagée à Metz au milieu du XIXe siècle et qui prétendait interdire l'Esplanade aux ouvriers. Même s'il ne s'agissait que d'une rumeur dont la presse se faisait l'écho, elle est effectivement représentative de ces barrières.

## **Conclusion**

L'élite messine au XIXe siècle est fortement marquée par sa composante militaire (garnison et Ecole d'Application) ainsi que par ses fonctionnaires et ses juristes. Ce sont ces trois groupes qui constituent la bourgeoisie moyenne et érudite qui a joué un rôle déterminant dans la création et l'expansion des collections municipales.

Certes, seule une minorité de cette élite a animé les musées municipaux par le biais des sociétés savantes qui ont souvent été les outils de l'intégration de l'élite militaire dans le tissu social messin. Le musée est donc à cette époque pour environ 150 à 250 érudits, un lieu de rencontre, un lieu de savoir et de mémoire utilisé d'abord par cette classe dirigeante mais qui en principe a pour fonction de diffuser ce savoir afin d'édifier les classes inférieures.

Enfin, il est utile d'inscrire les fondations des musées de Metz dans un vaste mouvement de création à l'échelle nationale : le XIXe siècle est en effet le siècle d'or des musées. L'historien d'art Philippe de Chennevières (1820-1899), inspecteur des musées de province en 1852 en a déjà bien conscience: "Un musée est devenu l'ornement nécessaire de toute ville qui se respecte, et les étrangers qui visitent la France pourraient se demander s'il existe un hôtel de ville sans musée. Cette pullulation rapide des collections d'art dans nos provinces est à coup sûr un des plus singuliers phénomènes de ce temps-ci".

**Jean-Christophe DIEDRICH**